

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÄE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE

SOMMAIRE. Gravures. Une Partie de Cartes dans la Forêt noire, d'après M. Eduard Kurzbauer. - Un petit Sou, s'il vous plaît, d'après une photographie du tableau de M. R. Hirth du Frènes. - La Madone des Champs au Mois de Mai. - L'Héritière de Duivenvoorde. Le Messager de Malheur.

TEXTE. A nos Lecteurs. - Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Un Mot amical aux Demoiselles qui prennent de l'âge. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - L'Héritière de Duivenvoorde. Histoire de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 29.

— 9°. A N N É E. —

24 Mai 1879.

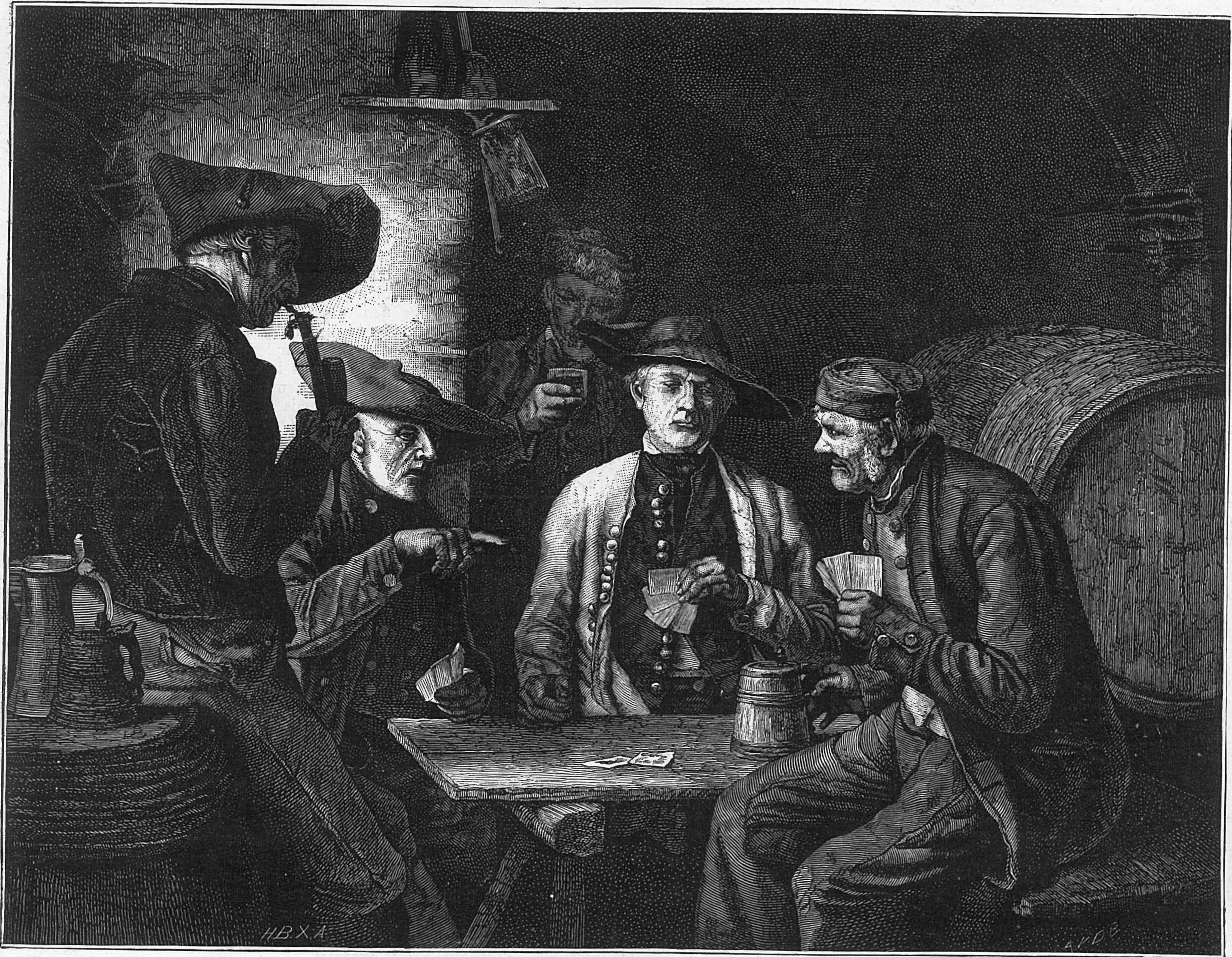
A NOS LECTEURS

Après avoir passé les neuf premières années de son existence dans le local de la Place Madou, l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE s'est décidée à quitter ce quartier, trop peu central, pour se fixer au cœur même de l'agglomération

bruxelloise, au BOULEVARD DU NORD, N° 107, ce passage, plein de vie et d'animation, qui, large et spacieux, réunit la gare du Nord à celle du Midi. — Nous profiterons de cet emplacement commercial pour exposer, à la grande vitrine qui donne sur la voie publique, tous les ouvrages que nous pro-

duisons, Illustration Européenne, Musée du Jeune Age, Bible et Histoire des Croisades, illustrées par Gustave Doré, etc.

Nos bureaux seront donc placés dans une situation centrale, d'un accès facile, et qui est appelée forcément à devenir une des meilleures et des plus prospères de la ville de Bruxelles.



UNE PARTIE DE CARTES DANS LA FORÊT NOIRE, D'APRÈS M. EDUARD KURZBAUER.

NOS GRAVURES.

UNE PARTIE DE CARTES DANS LA FORÊT NOIRE.

Certes, nul peintre n'a représenté, avec plus

de vie, de naturel et d'originalité ces joyeuses scènes de kermesse et de taverne, que David Teniers, d'Anvers.

Teniers fit bientôt école, et une foule d'artistes flamands, allemands, anglais tâchèrent de l'imiter.

De nos jours, l'Allemagne est le pays où ce genre de peinture est cultivé avec le plus de succès, et les peintres allemands aiment à retracer sur la toile ces scènes intimes et bruyantes d'estaminet, où quelques bons vieux types de

citadins et de villageois savourent les délices d'une excellente pinte de bière et d'une énorme pipe.

Tel aussi a été le sujet que M. Edouard Kurzbauer a choisi pour composer son œuvre, dont nous donnons aujourd'hui une reproduction.

Nous sommes ici dans la partie la plus reculée de la Forêt-Noire, là où les vieilles habitudes, les vieilles mœurs se sont conservées dans toute leur simplicité. C'est toujours l'antique et traditionnel chapeau, qui à travers les âges n'a rien perdu de sa largeur, ni de sa forme; c'est toujours le même costume, qui nargue la mode. Et l'estaminet a gardé ses apparences de rusticité d'un autre temps; il est à la fois la cave et le lieu de réunion des clients.

Les trois bonshommes assis à la table sont dans toute l'animation du jeu; celui au bonnet grec va faire un coup décisif; il hésite, il ne sait quelle carte jeter; enfin pour s'inspirer il va boire à sa canette; un quatrième personnage, fumant sa pipe, attend avec curiosité le résultat de la partie de cartes. Et tous s'amuse!

UN PETIT SOU, S'IL VOUS PLAÎT!

Les Alpes, si riches d'effets poétiques et sublimes, n'ont pas de moissons pour leurs malheureux habitants. Cette terre ne donne rien à l'homme qui la tourmente, et garde à sa parure tous les trésors d'une brillante végétation, comme si elle voilait son impuissance et sa propre force, en refusant sa fécondité à tous les secours comme à tous les germes étrangers. Aussi les peuples de Savoie naissent seulement dans leurs vallées, et n'y reviennent que pour mourir. Semblables à ces grands fleuves que leurs montagnes versent à l'Allemagne, à l'Italie, à la France, ils se répandent comme eux dans les contrées qui les avoisinent, après avoir épuisé dans leurs chaumières, qu'ils n'oublient jamais, ce qu'ils n'eussent pas trouvé ailleurs, la simplicité et la droiture du cœur, et une fidélité aussi incorruptible que la neige de leurs glaciers.

C'est ordinairement vers la fin de l'automne que les caravanes se rassemblent; les brouillards du matin ne sont pas encore dissipés. Quelles sont les mères qui, depuis huit jours, ont goûté quelque repos, tant elles ont été accablées de soins et d'inquiétudes! Il a fallu rapiécer la veste de bure, faire partir les enfants avec du linge blanc; et puis, auront-ils toujours du travail et du pain? Reviendront-ils jamais dans leur village?... Que de pleurs ont interrompu ces occupations! que de prières faites du fond du cœur!

Enfin arrive le jour où il faut se séparer. Il y a toujours dans le hameau un ou deux hommes qui ont été à l'étranger, et qui sont chargés de conduire tous ces enfants: ils sont là, debout, commandant à leur petite troupe, et rassurant les femmes qui s'affligent; les enfants sont tristes et soumis, car le curé leur a dit que Dieu le voulait. Ils mettent dans leur sac le pain qu'on leur donne, parce qu'ils n'ont pas le courage de manger; ils regardent, sans les écouter, les mères, qui leur font longtemps leurs recommandations, et puis les embrassent. On dit enfin la messe des voyageurs: il y a un grand recueillement dans toute l'église; après, chacun se prépare; les hommes faits, pendant ce temps, parlent de leurs voyages; on donne aux enfants la petite caisse où dort la marmotte; on leur enseigne à tenir les outils du ramoneur; les mères attachent la besace sur leurs épaules, les embrassent une dernière fois, et rentrent pour pleurer. La caravane descend silencieusement le chemin de la colline, accompagnée de quelques enfants plus petits, de parents qui accompagnent ceux qui partent, et du vieux curé qui les arrête enfin à une croix de bois placée au détour du chemin, les bénit encore et ramène au village tous ceux qui doivent y rentrer.

Le petit Savoyard dont nous donnons aujourd'hui le portrait, est venu, lui, prendre place sur la plage d'une de nos villes balnéaires; il a choisi cet endroit comme lui offrant plus de ressources que les grandes villes, abandonnées

pendant les chaleurs de l'été. L'épagneul, son fidèle compagnon, qu'il a si bien dressé à faire différents exercices, remplit son métier avec conscience; car il sait parfaitement que si son jeune maître fait une bonne recette, il recevra ce jour double ration.

L'auteur de cette œuvre, M. R. Hirth du Fresnes, qui habite Ypres et qui a eu beaucoup de succès au salon de peinture de 1878, y a déployé des qualités qui témoignent chez lui d'un talent sérieux et réel.

LA MADONE DES CHAMPS AU MOIS DE MAI.

Voyez-vous, à l'entrée du bois, cette humble petite chapelle, dédiée à la Madone des Champs? C'est là, à l'ombre de ce vieil arbre, qu'habitent l'espoir et la consolation de nos pauvres campagnards; c'est là que viennent s'agenouiller tous ceux qui ont quelque grâce à demander, quelque malheur à pleurer. La mère avec ses enfants, chargés de fleurs, vient remercier la bonne Vierge d'avoir sauvé un père d'une mort certaine; le vieillard se montre reconnaissant de cette longue vie qu'il a passée heureuse et paisible ici-bas. La moisson a-t-elle été fructueuse pour le cultivateur? le jeune homme a-t-il échappé à la conscription? la jeune fille va-t-elle s'unir à celui que son cœur aime? c'est à la Madone que s'adressent les plus vifs sentiments de gratitude et les plus ardentes prières. Si la mort cruelle a ravi aux siens une personne tendrement aimée, les villageois viennent encore là prier pour l'âme qui s'est envolée, et ils s'en retournent consolés.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Une lettre et un fait concernant les grèves. — Une importante nouvelle artistique. — De l'influence de la vanité sur les opinions en général. — Un mystère physiologique: l'obésité des amoureux de théâtre. — Lois et remèdes. — Dérangé dans son sommeil. — Un livre sur les animaux. — Une cérémonie frisonne donnée comme exemple. — Moyen de se faire détester en société.

„Il est bien probable, chère mère, que nous „entrerons demain en grève; je n'ai à me „plaindre de rien ni de personne, pour ma part, „mais vous comprendrez que je ne peux pas „me séparer des camarades.”

J'ai eu sous les yeux, naguère, la lettre qui renferme ce passage, lettre émanant d'un brave jeune homme qui travaille depuis plusieurs années dans un grand centre industriel, et elle m'a paru très-instructive.

La camaraderie d'un côté, la crainte, la forfanterie de l'autre, cela n'explique-t-il pas la plupart de ces suspensions de travail qui jettent si souvent la perturbation dans l'industrie en général, et dans une foule d'existences en particulier?

Je ne veux entreprendre ni l'éloge ni le blâme de ces sortes d'actes, au sujet desquels il y a, comme en toute chose, des distinctions à établir. Lorsque la loi a autorisé les coalitions et permis les grèves, elle a eu un but louable, celui de permettre à l'ouvrier un débat plus égal, de soutenir par la puissance du nombre, les prétentions „légitimes” du salaire, de la même façon que les droits du propriétaire se défendent par la prépondérance du capital; mais il ne faut pas que les grèves deviennent un moyen de faire „chanter” le capital, et il en a eu certes qui n'ont été organisés qu'à cette fin.

Ce qui précède est tout bonnement pour servir d'introduction au fait que voici:

Un industriel, qui, en moyenne, avait 300 ouvriers, me dit un soir:

— Je suis menacé d'une grève pour demain; j'ai reçu, il n'y a qu'un instant, des avis précis à cet égard. Il s'est glissé dans mes ateliers des meneurs qui mettent tout en désarroi, et je suis sur le point, comme vous voyez, de recueillir la récompense des efforts désespérés que je tente depuis six mois pour fournir du travail et du pain à une multitude d'individus qui me nommaient leur père en d'autres temps.

Je hasardai une question:

— Peut-être, lui dis-je, vous reste-t-il quelques moyens à prendre pour couper court à cette insurrection qui menace vos ateliers. Ne pourriez-vous pas, par exemple, augmenter leur salaire de quelques centimes?

Pour toute réponse, mon ami m'ouvrit son grand livre.

— Lisez, me dit-il.

Je lus, en effet, et j'eus la douleur de constater que ses pertes nettes s'élevaient chaque mois, depuis près d'un an, à une somme d'environ 10,000 francs.

— Irai-je, reprit-il, raconter mes misères à ces bandes d'indisciplinés? Non-seulement mon crédit en subirait de graves dommages, mais, en outre, je connais mes hommes, ils ne croiraient ni à ma parole, ni à mes livres, et les plus forcés de la troupe m'accuseraient de les avoir falsifiés.

La grève eut lieu, l'industriel fut ruiné, et ses ouvriers restèrent longtemps sans pain.

**

Le Figaro, de Paris, nous a apporté, dernièrement, une nouvelle qui a causé une grande émotion dans le monde des arts. Nous sommes à même de confirmer pleinement cette nouvelle. Il est bien vrai que M. Henri Bogaerts, par un procédé breveté, a trouvé le moyen de reproduire indéfiniment les tableaux peints à l'huile, sur toile ou panneaux, de façon à tromper jusqu'aux auteurs des originaux eux-mêmes. Nous avons vu, comme notre confrère parisien, plusieurs spécimens de cette importante découverte: empatement, glacis, coup de pinceau, effet de lumière, tout est reproduit avec une étonnante vérité. Nous aurons, du reste, occasion de revenir sur cette invention, destinée à produire une véritable révolution dans l'art pictural.

**

L'observation suivante ne vise aucun pays ni aucune époque, — bien entendu:

Combien d'hommes ont des opinions sans qu'ils puissent dire pourquoi, ni comment? Eh bien, ces opinions, telles qu'elles, ils y tiennent avec opiniâtreté. Est-ce par conviction? Ils le disent; peut-être qu'ils le croient, mais c'est tout simplement „par vanité.” On ne recherche pas la vérité des faits, on ne fait pas des raisonnements, pour vérifier si l'on s'est trompé, mais seulement pour prouver qu'on a eu raison. On s'embarrasse peu du fond de la question; on ne veut pas en avoir le démenti, voilà tout. C'est pour cela qu'on soutient des procès, qu'on se fait emprisonner, proscrire, qu'on bouleverse le monde.

L'intérêt, tant calomnié, ne nous fait pas faire de si grosses, de si dangereuses sottises que la vanité. L'intérêt d'un homme n'est pas toujours, et même n'est pas souvent en opposition avec l'intérêt des autres hommes; — mais la vanité d'un homme est nécessairement en opposition avec la vanité d'un autre, parce que l'un ne peut dominer que l'autre ne se soumette.

**

Tous les vrais amateurs de théâtre ont fait certainement la remarque que voici: C'est qu'une loi commune, inflexible et désastreuse, condamne à une obésité prématurée tous les jeunes acteurs qui embrassent l'emploi des amoureux.

Quelles sont les causes de ce phénomène? Voilà ce que n'ont demandé à l'art et à la médecine, ni docteurs, ni critiques.

Nous avons tous vu nos meilleurs jeunes premiers, ceux qui pliaient le genou avec le plus de grâce et d'agilité, et ceux qui débitaient le plus tendrement une déclaration, être attaqués tout-à-coup d'un embonpoint colossal, qui les faisait rouler hors de leur emploi, et les rejetait dans le néant, dans la province ou dans les comiques; et les philosophes et les praticiens, témoins de ce ravage, ne se sont pas émus!

C'est là cependant un grave et important sujet, qui mérite de fixer l'attention des physiologistes; c'est un fléau qui fait que la scène est souvent privée de bons amoureux. Dès

qu'un jeune homme a pris le ton et la chaleur convenables, dès qu'il sait animer son regard, attendre sa voix, arrondir son geste, voilà que l'embonpoint le saisit, l'enveloppe, le perd, et il advient un beau jour qu'il ne peut plus se mettre au pied de celle qui est censée être l'objet de sa flamme.

Les administrations dramatiques devraient s'associer pour faire les fonds d'un prix proposé au meilleur traité d'hygiène dramatique, qui examinerait la question de l'obésité des amoureux, et indiquerait un régime à suivre pour prévenir cette invasion de l'embonpoint.

* * *

Un législateur, — est-il dit dans un apologue oriental, — sous prétexte que l'Etat marchait mal, voulut lui faire prendre brusquement une forme nouvelle. A cet effet, il entassa lois sur lois.

Dans ces entrefaites, il tomba malade, et son médecin lui ordonna différents remèdes à la fois.

— Pourquoi une si grande quantité ? lui demanda le patient.

— C'est pour rétablir votre santé plus promptement.

— Mais, parmi ces remèdes, reprend le malade, les uns empêcheront l'effet que pourraient opérer les autres.

— Pardonnez, répond le médecin, je crois qu'en réalité j'ai tort ; mais c'est que je voulais traiter votre maladie comme vous traitez celles de l'Etat...

* * *

Un trait d'originalité de la part d'un dormeur :

Sa manie est de ne vouloir jamais être réveillé pendant son sommeil, pour quelque cause que ce soit, quand même son habitation deviendrait tout-à-coup la proie des flammes. Un soir, après minuit, son domestique est tout-à-coup réveillé par l'arrivée d'un messenger venu à franc étrier du château habité par le père de M. de *** ; il est porteur d'une lettre qu'il a ordre de lui faire tenir à l'instant même. Le fidèle serviteur s'enquiert de la cause d'un message aussi pressé. Le commissionnaire lui apprend que M. de ***, le père de notre homme, est mort frappé d'une attaque d'apoplexie fondroyante, et lui remet la missive dont il est porteur. Le domestique, en présence d'un cas aussi exceptionnel, se résout à entrer dans la chambre de son maître. Armé d'un bougeoir, il s'approche avec précaution du lit où M. de *** dort profondément, et le touchant légèrement à l'épaule, il lui dit à demi voix : „Monsieur, monsieur, je vous demande bien pardon, mais...” Le dormeur ouvre un œil, et se mettant aussitôt sur son séant. „Comment ! drôle ! s'écria-t-il exaspéré, malgré ma défense tu oses... — Monsieur, c'est que M. votre père est mort ce matin. — Hein mon père est mort, dis-tu ? — Oui, subitement, en voici la nouvelle. — Dieu ! que j'aurai du chagrin demain matin ! s'écria le dormeur ; mais va-t-en... je te pardonne pour cette fois. Seulement, que cela ne t'arrive plus.

Et il laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

* * *

Nous venons de lire, avec un certain charme, les Entretiens sur les animaux (2^e édition) de M. Jules De Soignie. L'auteur montois a su, par sa manière et par son style, rendre très-intéressant un sujet qui semble rebattu, mais auquel il donne des aspects tout nouveaux. Ce petit ouvrage, qui a obtenu une médaille d'or à Paris, présente d'excellentes monographies sur chacun de nos animaux domestiques, des récits pleins de sentiment et de finesse, des apologues humoristiques d'un comique achevé, et, parmi tout cela, de fréquentes moralités parfaitement amenées, dont les grands et les petits enfants peuvent faire leur profit. Elever et fortifier le cœur, sous prétexte d'animaux, tel est le but avoué de M. De Soignie. Nous pouvons dire qu'il a réussi autant qu'il pouvait l'espérer : on se sent meilleur après cette lecture sérieuse et amusante à la fois, que nous recommandons aux parents et à tous ceux qui s'occupent d'éducation.

* * *

Un ouvrage bien intéressant que celui intitulé : Voyage aux villes mortes du Zuiderzée, par Henri Havard, dont la maison Plon, de Paris, vient de publier une seconde édition. La science, la fantaisie, l'esprit d'observation, l'aventure, ne cessent de s'y couder. J'y cueille ce détail original à propos des mœurs de la Frise :

„Quand la ménagère donne à la patrie un petit Frison, toutes les amies viennent la voir, et boire chez elle le brandewijn, qu'on sert ce jour-là dans une coupe spéciale. Chacune des amies apporte avec elle une grande tarte, et tous les gâteaux restent exposés dans la chambre. On en compte quelquefois jusqu'à trente. Plus il y en a et plus cela est beau, parce que ça prouve qu'on a beaucoup d'amies. Puis, quelques jours après, on mène le petit Frison à l'église, et toutes les filles, depuis l'âge de douze ans, lui font cortège et le portent tour-à-tour. En entrant dans le lieu saint, on le remet au père qui le présente pour le faire baptiser. Aucune fille, pour rien au monde, ne renoncerait à faire partie du petit cortège, car cela est un sujet de gloire que de dire en se mariant : „J'ai conduit tant et tant d'enfants au baptême.” Sans compter que cela porte bonheur, et qu'on est sûre, à son tour, d'avoir nombreuse famille.

* * *

Parmi les nombreux moyens de se faire détester en société, il en est quatre qui sont infaillibles : Parler haut et toujours, — avoir trop d'esprit, — ou être trop bête.

JEAN-LE-BU FINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Parlons de l'aliment matinal que les naïves filles de la campagne vous apportent dans ces vases de cuivre poli, qu'elles manient avec tant de grâce.

Le lait, c'est de l'eau dans la proportion du cinquième à la moitié de son volume. Et je le flatte. Avant de s'enrichir d'eau, il s'était appauvri de la moitié au moins et quelquefois des deux tiers de sa crème. Ecrémé aux deux tiers et arrosé au double : tel est, dans la plénitude de ses caractères, le lait consommé par l'immense majorité de nos citadins.

Mais cette moitié ou ces deux tiers de crème dérobés au lait, que deviennent-ils ? Délayés à leur tour dans un volume égal de lait pur, ils forment ce que les laitières, relativement consciencieuses, décorent du nom de crème ou de crème à café ; car cette crème, ou crème à café, n'est tout bonnement parfois que du lait légèrement étendu d'eau.

Ce n'est pas en une seule manipulation que le lait acquiert ce haut degré de simplification. Les producteurs lui font prendre dans l'étable un premier bain avant de le livrer aux revendeurs, lesquels lui font subir un nouveau mouillage, de sorte que les marchands en détail, malgré leur ferveur, ne peuvent lui administrer qu'un triplicata baptismal. — Quand un même individu est à la fois producteur, intermédiaire et détaillant, il doit donner d'un seul coup les trois doses sacramentelles. Un de ces cumulards, qui avait une douzaine de vaches dans ses étables, ajoutait à chaque traite : 1^o un seau d'eau de la contenance de 16 litres ; 2^o 500 grammes de cassonade ; 3^o plusieurs blancs d'œufs battus avec du lait pour former une mousse à laquelle les consommateurs donnaient le nom de crème. Car, enlever de la crème et ajouter de l'eau n'est que l'A, B, C du métier. Cette fraude initiale entraîne d'autres. Ainsi traité, le lait est devenu trop léger et par trop fade, sans compter qu'il a pris une teinte bleuâtre tout-à-fait accusatrice. Le sucre, l'amidon, des infusions de riz, d'orge ou de son, les matières gommeuses, les œufs, la gelatine ichthyocolle, le jus de réglisse, les carottes cuites au four servent à lui rendre l'apparence qui lui manque.

Et nous devons encore nous estimer bienheureux ; car tout le monde a certainement en-

tendu dire que le serum du sang et que les cervelles d'animaux servent aussi à régénérer le lait ; et, dans le fait, la matière cérébrale, délayée en très-petite quantité dans le lait crémé, peut y simuler la crème.

En tout cas, la fraude ne varie que du plus au moins ; elle existe toujours : le lait pur est une chimère dans la ville.

ÉLOY.

UN MOT AMICAL AUX DEMOISELLES QUI PRENNENT DE L'AGE.

Il est, dans notre siècle, un abus étrange et des plus condamnables : c'est d'attacher une espièce de ridicule au titre de vieille fille, d'en faire même un motif de raillerie, tandis qu'on regarde d'un œil complaisant des libertins qui sont restés dans le célibat pour mieux se livrer, à l'aide de leurs richesses, aux plus coupables excès.

N'est-il pas d'une injustice criante de voir en butte aux sarcasmes tant de femmes estimables et malheureuses, qui n'ont pu parvenir à se marier, ou ne l'ont pas voulu pour les plus nobles motifs ?

Tourner en plaisanterie les chagrins secrets qu'elles endurent, c'est, selon moi, jeter une onde glacée sur un homme déjà transi de froid.

Cette conduite est certainement le comble de l'inhumanité.

* * *

Très-souvent, il est vrai, les demoiselles restées sans mari doivent s'en accuser elles-mêmes. Dès l'âge le plus tendre, enorgueillies par de fades adulations, elles ont conçu de leurs talents, de leurs charmes, l'opinion la plus avantageuse. Aucun homme ne leur a semblé suffisamment riche ou aimable ; tous leur ont paru indignes d'elles.

Souvent encore une femme aura perdu l'estime de l'autre sexe par trop de coquetterie et de légèreté, se sera abandonnée à trop de luxe, aura fait voir trop de fierté, d'arrogance, trop de penchant à la raillerie, aux discussions acerbes, enfin tous les défauts contraires au repos du ménage.

Dans ce cas il est juste, mesdemoiselles, que vous portiez la peine de vos fautes. L'homme qui perd le respect dû au malheur est indélicat sans doute, mais sa conduite peut s'excuser lorsque vous lui faites connaître encore, par vos manières actuelles, les vrais motifs d'une situation méritée.

Pour le mettre tout à fait dans ses torts, le seul moyen est de montrer un repentir sincère de vos anciens égarements ; vous devez, dans un âge plus avancé, chercher à vous concilier cette estime que vous avez perdue par les fautes de votre jeunesse.

Alors l'homme bien élevé ne pourra vous refuser des égards et du respect, car les personnes améliorées par des chagrins méritent sans doute qu'on les estime et qu'on les révère.

* * *

Il arrive aussi fréquemment qu'une demoiselle n'ait point à se reprocher de n'avoir pas trouvé à se marier. Quelquefois elle n'en doit accuser que la nature, qui l'a traitée en marâtre. Dans ce cas, est-ce elle que l'on doit rendre responsable d'une telle situation ? Ce ne sont point les défauts de son caractère qui ont fait fuir les époux, ou, si elle avait pu contracter les liens du mariage, jamais elle n'aurait pu trouver un parti convenable ; elle aurait rencontré peut-être quelque misérable, qui pour s'emparer de son or, serait aveugle sur tout le reste. En eût-elle été plus heureuse ?

* * *

Dans d'autres cas, ce sont les fautes de la famille qui ont empêché les jeunes personnes de s'établir. Leurs parents se sont rendus coupables de quelques actions déshonorantes ; elles aiment, elles sont aimées ; mais elles préfèrent

renfermer et étouffer leur amour plutôt que de faire partager leur honte.

La pauvreté de nos jours fait dédaigner aussi les plus belles qualités de l'esprit et du cœur; une fille pauvre, mais bonne et sensible, trou-

vera moins un époux qu'une fille riche, vicieuse et acariâtre. Au milieu du luxe auquel chacun s'abandonne, de l'envie que chacun éprouve de briller à quelque prix que ce soit, la richesse peut seule ouvrir „le temple de l'hymen” comme

on disait jadis.

Peut-on railler, dédaigner celle qui n'est que la victime des travers du siècle, ou des fautes de ses parents?

* *
*



UN PETIT SOU, S'IL VOUS PLAÎT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. R. HIRTH DU FRÈNES.

Il est encore des femmes qui ne se sont soustraites au mariage que pour les causes les plus nobles et les plus généreuses. Elles ont pensé que, dans leur enfance, elles n'ont été d'aucune utilité à leurs parents, à leurs jeunes

frères et sœurs. Leur père, à cause de ses travaux, leur mère, à cause de sa santé, ne pouvaient soigner leur jeune famille; celle-ci serait restée sans éducation si une sœur aînée ne se fût sacrifiée toute entière et ne se fût en quel-

que sorte oubliée pour elle.

Pendant cet espace, le printemps de l'âge a disparu, les charmes se sont affaiblis ou dissipés; on a oublié toutes ses qualités lorsque l'on n'a plus retrouvé en elle la beauté, la



LA VIERGE DES CHAMPS AU MOIS DE MAI.

fraîcheur. Honte et mépris à l'être sans âme, qui pourrait tourner en dérision l'honorable victime du plus louable dévouement!

Il est dur, il est même effrayant, je le sais, de voir disparaître avec les années qui s'accroissent, les plus belles, les plus riantes espérances de la vie, d'être obligée de se rendre familière cette pensée qu'à l'heure du trépas, nul ne viendra recevoir votre dernier soupir, que sur votre tombeau il ne sera répandu aucune larme; mais recueillez toutes vos forces et votre énergie : c'est à présent l'heure du combat; la victoire sera d'autant plus brillante.

Il est des êtres placés sur cette terre par la main de la Providence, comme les fanaux du malheur; leur destinée est de souffrir, leur vocation de tout supporter avec patience. Semblables à ces plantes qui ne produisent des fruits utiles que lorsque leur tige est flétrie, ils n'ont accompli leur destinée qu'après avoir enduré tous les maux.

* *

Tâchez donc de vous accoutumer à votre triste position; bien loin de fuir la jeunesse, recherchez-la pour conserver à votre cœur sa douceur et sa gaieté; ne soyez point jalouses à la vue de la beauté; que votre âme ne soit accessible à aucun sentiment d'aigreur ni d'envie. Ne vous offensez pas non plus si parfois on vous néglige pour de jeunes et jolies filles, quand même ces dernières n'auraient aucun mérite.

Ne cherchez pas à vous distinguer par la toilette ou l'étalage de votre esprit, ni par des discours pédantesques; évitez au contraire tout ce qui peut sentir la prétention; tâchez d'acquiescer de l'instruction et de bonnes qualités. Ce sont des trésors que l'âge ni les maladies ne pourront vous ravir. Ils n'attireront pas sur vous les regards des jeunes étourdis, mais l'estime des gens sages et sensés en sera la récompense. Quoique vous n'en fassiez pas montre, tôt ou tard on les découvrira, et vous ferez naître alors des sentiments d'autant plus durables qu'ils ne seront pas fondés sur les attraits physiques ou d'autres avantages que les maladies ou le sort peuvent détruire en un instant.

LA DOUAIÈRE DE LONGPRÉ.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

(Suite, voir page 222.)

XII.

René, dont la nature était des plus impressionnables, faillit se trouver mal en voyant un corps humain étendu immobile à ses pieds, et semblant privé de vie. Il fut quelques instants avant de pouvoir reprendre un peu d'empire sur lui-même. Alors, s'élançant vers la fenêtre par laquelle il venait de sortir, il l'escalada et se hâta de la refermer tant bien que mal. Puis il attendit, tenant en mains le revolver qu'il avait emporté de Paris.

Il tâcha alors de se rendre compte de ce qui s'était passé.

Un seul point était pour lui évident, c'est qu'on avait voulu pénétrer dans sa chambre; mais qui? dans quel but? Voilà ce qu'il se demandait en vain.

Rassuré de plus en plus par le silence qui régnait au dehors, il alluma sa bougie, s'habilla complètement et prit la résolution de se rendre auprès du vieux régisseur. Mais il s'agissait de trouver sa chambre, dans ce vaste bâtiment, et ce n'était pas chose facile. Il se souvint qu'au moment d'aller se coucher il avait entendu un bruit de pas au-dessus de sa tête; il était donc certain que quelqu'un couchait là.

Il sortit, monta le grand escalier, s'orienta et frappa à une porte à tout hasard. Une voix de femme répondit. Il reconnut celle de la servante qui l'avait introduit, et qui lui demanda s'il était malade. Il annonça, sans explication aucune, qu'il désirait voir M. Hubert sur le champ.

Peu après, la fille l'introduisit dans la chambre à coucher du vieillard, aussi surpris qu'ef-

frayé de cette visite nocturne. Mais quand il entendit le récit de son hôte inconnu, il s'imaginait avoir à faire à un homme frappé de folie, tant le fait lui paraissait invraisemblable.

Pourtant, il revint peu à peu de cette impression et finit par croire qu'il y avait un fond de vérité dans ce qu'il venait d'entendre.

— Et vous êtes certain, demanda-t-il, que l'homme dont vous parlez est réellement mort?

— Cela doit être, répondit René, car, ne sachant rien, je me suis abattu sur lui et il n'a pas proféré un mot, il n'a pas bougé... Son aspect était tout à fait celui d'un cadavre.

— Et l'homme qui l'aurait tué dans une circonstance aussi inexplicable a pris la fuite, à votre apparition?

— Oui, j'ai vu sa forme dans l'obscurité, j'ai entendu le bruit de ses pas.

— Voilà, sur ma parole, de l'extraordinaire! C'est à croire que vous avez rêvé, ou que je rêve en ce moment.

— J'admets toutes les suppositions, Monsieur, mais enfin il y a un moyen de vous convaincre. Nous irons voir ensemble.

— Oh, oh! fit le vieux régisseur; il s'agit en tout cas de prendre nos précautions... Je me lève; faites-moi le plaisir d'appeler Catherine.

La servante, qui écoutait à la porte, parut immédiatement.

— Allez, lui dit-il, à la chambre de Jean-Pierre pour l'avertir qu'il doit venir me trouver sans retard. Vous aurez de la peine à éveiller le lourdaud, et plus de peine encore à l'empêcher de se rendormir; mais je compte sur votre persévérance.

Il s'écoula une dizaine de minutes, et alors arriva, tout effaré, le domestique, un robuste garçon d'environ vingt-cinq ans.

— Jean-Pierre, dit le vieillard, il paraît qu'un homme a voulu entrer cette nuit au château par la fenêtre de la chambre qu'occupe Monsieur, et que dans le même moment un autre homme est venu l'attaquer et l'a tué. Toujours d'après monsieur, son corps est étendu dans le jardin... Tu as été soldat, tu ne dois pas avoir peur d'aller voir... avec nous, hein?

— Oh, maître Hubert, répondit le jeune paysan en se redressant et le visage animé, j'irai bien sans personne; seulement, comme on ne sait pas ce qui peut arriver, laissez-moi prendre un de ces deux pistolets.

— Prends, mais nous t'accompagnerons; Monsieur se munira de la seconde de ces armes.

Les trois hommes, porteurs chacun d'une lanterne, sortirent par une porte de derrière.

Tout était plongé dans le plus profond silence. Ils s'avancèrent néanmoins avec précaution, Jean Pierre marchant en tête.

— C'est vrai! s'écria-t-il tout-à-coup, voici un homme vêtu d'un sarrau... Son chapeau est à côté de lui... Eh, l'ami, si vous dormez, réveillez-vous, continua-t-il en secouant fortement le corps. Sapristi, il doit être trépassé... Il est inondé de sang, il a encore dans sa main un poignard... Jésus, Jésus! qu'est-il arrivé?

Pendant ce temps, René s'était approché et avait dévisagé le cadavre.

— Ah, mon Dieu! s'écria-t-il, en se reculant avec tous les signes de la plus vive stupéfaction; cela est-il possible?... Mais, je me trompe sans doute...

Il regarda de nouveau.

— Non, c'est bien lui, son ami!..

Et il détourna la tête avec un sentiment de profonde horreur.

— Quoi? fit Hubert en saisissant le bras de cet hôte qui commençait à l'effrayer; quoi, vous connaissez cet homme? Qui êtes-vous donc, décidément? M'auriez-vous trompé?

— Monsieur, répondit le jeune comte d'un ton grave et ému, il m'est impossible de m'expliquer en ce moment... Tout ce que je puis vous apprendre, c'est que ce misérable m'aura suivi, aura su où je logeais, et qu'il devait avoir, en effet, le dessein de m'assassiner. Vous apprendrez le reste par la déclaration que je ferai à la justice.

— La justice! exclama Hubert; encore la justice ici!... Encore du bruit, du scandale! Encore les vieilles histoires qui vont revenir sur l'eau... Ah, devais-je revoir tout cela avant de mourir!

Et, en prononçant ces paroles, le fidèle serviteur des Rouge-Cloître avait des larmes dans la voix.

Puis il ajouta:

— Si l'on pouvait étouffer... mais non, c'est impossible.

René avait déjà eu les mêmes pensées; lui aussi gémissait intérieurement de la fatalité qui avait amené ce nouveau drame, dans une demeure déjà si tristement célèbre sous ce rapport.

— Que faut-il faire, maître? demanda le domestique. Transporter...

— Oh, non, interrompit René, puisqu'il a bien réellement cessé de vivre, il ne faut pas même le changer de place. Quelqu'un doit rester sur les lieux jusqu'au moment où les constatations judiciaires se feront.

Catherine, qui se tenait à distance, frissonnante mais curieuse, reçut l'ordre d'aller inviter le fermier à venir immédiatement avec un de ses gens.

Un quart-d'heure après, trois hommes veillaient auprès des restes de l'ex-forçat.

Jean-Pierre, dès que le jour viendrait, devait se rendre auprès des autorités compétentes pour les avertir.

René, anéanti par l'événement qui venait de se passer, alla se jeter sur son lit; le vieux Hubert en fit de même.

Le jeune comte put alors réfléchir; le résultat de ses réflexions est facile à deviner.

Pour lui, Féréol était l'instigateur du crime qui avait si miraculeusement échoué, par suite d'une intervention qui ne devait pas tarder sans doute à s'expliquer.

XIII.

Nos lecteurs vont certainement être bien surpris d'apprendre que le personnage mystérieux qui était survenu si à propos, n'était autre que Féréol lui-même.

Expliquons ce que le fait peut avoir d'incroyable en apparence.

Resté seul dans la métairie où il avait trouvé asile après le prétendu accident que nous connaissons, il pria ses hôtes de ne pas se gêner pour aller se coucher, lui-même étant accablé de sommeil, et son entorse lui laissant en ce moment un peu de répit.

La chambrette où on l'avait placé donnait sur un verger à la limite duquel commençait une bruyère interminable, éclairée par la lune, et qu'interrompaient par-ci par-là quelques buissons de genêts ou de genévriers.

La vue de cette nature mélancolique, la solitude qui régnait autour de lui, produisirent un singulier effet sur l'être dépravé qui avait consenti à se faire complice de l'assassinat de son petit-cousin.

Il se prit à réfléchir au caractère, aux conséquences du crime qui allait se perpétrer, avec sa participation indirecte.

D'abord il eut peur pour lui-même; si habiles que fussent les précautions prises par de Tranoy, celui-ci pouvait ne pas réussir, se faire arrêter, être reconnu par René, qui l'avait vu plusieurs fois à Voltri en sa compagnie. Dans ce cas, lui! Féréol, serait compromis, emprisonné, condamné peut-être...

Puis il passa à des sentiments moins égoïstes.

Peu à peu il envisagea en elle-même l'action horrible qui allait se commettre. Le peu qui lui resta de conscience se révolta; il fut surpris de se sentir au cœur un sentiment de pitié dont il se croyait incapable; il en vint à maudire de Tranoy comme un mauvais génie.

Nous n'insisterons pas davantage sur le phénomène psychologique qui s'accomplit insensiblement dans cet homme, dont la vie avait d'abord été une lutte entre le bien et le mal, lutte où le mal l'avait finalement emporté; mais enfin, quoiqu'il eût frisé souvent le code pénal pour certains méfaits, la pensée d'un meurtre ne lui était jamais venue; et s'il s'était laissé accuser, s'il s'était accusé lui-même lors de l'arrestation de sa sœur, il l'avait fait un peu par dévouement, beaucoup à cause de la légèreté et du cynisme de son caractère, mais principalement par esprit de lucre.

Et voilà que maintenant, à cause de lui, si

ce n'était pas son fait personnel, le dernier héritier de la branche aînée des Rouge-Cloître allait être lâchement assassiné...

— Non, s'écria-t-il, cela ne peut pas être; j'ai été faible, canaille, scélérat, c'est vrai; mais à présent Dieu m'a éclairé, oui, Dieu lui-même... Il me semble qu'une voix d'en haut me crie: „Arrête, arrête!” Et j'arrêterai... dussé-je y laisser ma vie. Voyons, quelle heure peut-il bien être?

Au même moment la vieille horloge de bois qui se trouvait dans la pièce voisine, sonna dix heures.

Cette coïncidence frappa vivement l'ex-marin.

— Ça, se dit-il, c'est une réponse significative, et je persiste de plus en plus. Il me faudra quarante minutes pour arriver à Rouge-Cloître. Ce maudit de Tranoy aura beaucoup à rôder, à étudier les lieux avant d'arriver à découvrir la chambre où logera le petit cousin; mais il la découvrira, j'en suis sûr, je connais trop bien l'homme. Et puis, ne l'ai-je pas renseigné, ne l'ai-je pas muni d'un plan?

Et il ne put s'empêcher, à cette pensée, de lever les yeux au ciel, de serrer les poings et de se frapper la poitrine.

Il resta quelques minutes plongé dans une profonde méditation. Il songeait aux difficultés de son entreprise. S'il arrivait à retrouver son complice, comment ferait-il pour empêcher l'exécution de ses desseins? Il s'attendait à une violente résistance, à une querelle, à une lutte peut-être...

— Un ancien forçat, se dit-il, devant la perspective de cent mille francs à gagner!... Comment le faire reculer? Mais que m'importe, après tout: je suis encore robuste, j'ai un revolver, un couteau-poignard, et s'il le faut...

Il se mit à méditer de nouveau.

— Je puis sortir et rentrer par cette fenêtre sans que personne le sache, murmura-t-il; le mari et la femme doivent dormir comme des marmottes. Admettons que je succombe dans mon entreprise... Bah! au fond, la vie n'a plus de grands charmes pour moi. Et puis, le Ciel me tiendra compte de la bonne intention... Oui, cette bête malfaisante que l'enfer a placée sur mon chemin, je dois à tout prix l'empêcher d'agir... Qu'en résultera-t-il? On trouvera sa carcasse dans le jardin du château, la carcasse d'un inconnu, d'un malfaiteur, et ce sera tout. Allons, Féréol, du courage, mon vieux, et répétons le cri de ces Croisés parmi lesquels ont, j'aime à le croire, figuré tes ancêtres: Dieu le veut, Dieu le veut!

(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE,

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE XI. — LE MESSAGER DE MALHEUR.

Deux années se sont écoulées depuis les événements que nous venons de rapporter; deux années de souffrances et de luttes pour Aleidis de Duivenvoorde, mais aussi d'attente et d'espoir.

Depuis qu'elle avait appris, le lendemain de l'attaque nocturne, de la bouche de son ancien fauconnier, la lâche trahison dont l'infâme Halvenaar s'était rendu coupable vis-à-vis de Herman de Stryen, elle avait versé bien des larmes au sujet du départ du chevalier, elle avait pris une part bien amère à la douleur que le noble jeune homme avait ressentie. Cependant, elle éprouvait une consolation infinie à la pensée que son cœur était resté fidèle; elle s'attendait de jour en jour à le voir revenir de son lointain voyage; il apprendrait alors son innocence et son inaltérable fidélité; des jours heureux pouvaient encore briller pour eux.

Ce n'était pas seulement la perspective d'un meilleur avenir, qui lui faisait prendre son sort en patience. Deux belles vertus la soutenaient, comme des anges protecteurs, et l'empêchaient de s'adonner au désespoir, alors que parfois son courage venait à chanceler. Ces deux vertus étaient la piété et la charité. Lorsque la

douleur menaçait de la subjuguier, elle se rendait à la chapelle seigneuriale, et s'agenouillant au pied de la statue de la mère du Christ, elle appelait la protection divine sur le cher absent et priait pour le succès de ses armes.

Elle trouvait aussi une grande distraction à ses chagrins en s'adonnant, plus que jamais, à ses pauvres. Ceux-ci étaient certains de trouver à Stryen un cœur compatissant et une main toujours prête à secourir leur misère et leurs infirmités. Chaque matin, il s'en rassemblait un grand nombre, venus de tous les côtés; ils n'avaient pas besoin d'attendre à la porte du château, non, la jeune fille faisait entrer ses favoris et les faisait asseoir dans le préau. Là, elle ne dédaignait pas de s'entretenir avec eux, s'informant de leurs besoins; elle avait pour tous un mot de consolation, et aucun ne sortait les mains vides.

Rien d'étonnant après cela si notre belle châtelaine passait dans le pays pour un ange de bonté et de charité; rien d'étonnant si elle parvenait à puiser dans la pratique de ces belles vertus la résignation et le calme qui lui étaient si nécessaires.

C'est ainsi qu'Aleidis passait son existence, s'occupant de bonnes œuvres et des soins que nécessitait le ménage de son père; toujours triste, mais d'une tristesse tempérée par l'attente du prochain retour de son chevalier.

Un grand changement s'était entretenu opéré au château de Stryen. Dès que messire Guillaume de Duivenvoorde eut appris la nouvelle de l'attaque tentée par les gens de Halvenaar, il quitta la cour du comte Albert et revint auprès de sa fille. Instruit par l'expérience, il décida de ne plus se séparer d'elle. D'un autre côté, pour prévenir le retour d'une pareille surprise, il augmenta considérablement les fortifications du château et y mit une garnison imposante.

Une sentinelle occupait jour et nuit le sommet de la plus haute tour, pour surveiller les environs et donner l'alarme au moindre mouvement insolite.

La salle d'armes était abondamment fournie d'engins de toute espèce. Les lances, les piques, les hallebardes, les haches d'armes et les massues à pointes se mêlaient aux arbalètes et aux arquebuses; quelques couleuvrines et mortiers, récemment arrivés, attendaient même le moment de montrer aux meurtrières leurs gueules menaçantes. Des cottes d'armes, des cuirasses, des hauberts étaient appendus aux murailles, surmontés de casques aux longs panaches. En un mot, il y avait là un véritable arsenal d'armes offensives et défensives, de toute forme et de toute époque.

Les remparts et les tours étaient également fournis de tous les moyens imaginables; les galeries couvertes recevaient force projectiles meurtriers, depuis la vulgaire pierre jusqu'aux boulets et aux bombes.

Le sire de Duivenvoorde pouvait donc attendre sans crainte l'ennemi assez audacieux pour oser venir l'attaquer.

Mais quoique le feu des dissensions civiles ne fit qu'augmenter, quoique des bandes armées fissent de temps en temps des apparitions sur les bords de la Meuse, le château de Stryen avait été laissé dans la plus grande quiétude, et ses défenseurs attendaient toujours le moment de montrer leur vaillance et la force de leurs armes.

Donc deux années s'étaient écoulées depuis l'attaque de Floris Halvenaar; l'été de l'an de grâce 1393 venait de faire son apparition.

C'était par une fraîche et délicieuse soirée succédant à une belle et chaude journée. Les arbustes odoriférants qu'agitait une légère brise répandaient leurs parfums embaumés dans le vaste jardin et pénétraient par la fenêtre entrouverte jusque dans l'appartement où se tenait la châtelaine de Duivenvoorde.

Il faisait presque nuit, et cependant Aleidis se trouvait encore sans lumière; les regards plongés dans l'azur étoilé, elle était absorbée dans une douce et silencieuse rêverie; elle contemplait le soleil disparaissant à l'horizon et le suivait en esprit jusque vers les contrées lointaines qu'il allait éclairer.

Longtemps elle rêva, et le sire de Duiven-

voorde, qui vint la trouver dans l'appartement pour lui tenir société, se doutant des pensées qui occupaient sa fille chérie, se gardait de l'en tirer et semblait y participer par un religieux silence.

Tout-à-coup, Aleidis sortit de l'espèce de recueillement où elle était plongée, et leva la tête; un instant après elle se tourna vers son père et dit d'une voix émue:

— Cher père, il me semble que j'entends le bruit des pas d'un cheval dans la drève.

Le châtelain s'avança vers la fenêtre et écouta à son tour.

— Je n'entends rien, dit-il, que le vent qui agite les branches des arbres.

— Mais, écoute bien, père: c'est certainement un cavalier qui se dirige vers le château.

— En effet, répliqua le vieux seigneur, j'entends également la marche d'un cheval. Qui cela peut-il être?

La jeune fille ne répondit pas; son émotion était au comble, son cœur battait avec violence, car le chevalier approchait, et bientôt la sentinelle sonna du cor pour annoncer l'arrivée de l'étranger.

— Voyez, père, dit-elle enfin en étendant la main dans la direction de l'allée.

Et son doigt montrait une forme humaine, montée sur un cheval blanc.

— Qui serait-ce bien! s'écria le sire de Duivenvoorde avec étonnement, car l'émotion de sa fille commençait à le gagner.

En même temps il alluma la lampe suspendue à la voûte, et invita sa fille à prendre place à la table à ses côtés, en attendant la visite de l'inconnu. Aleidis obéit, mais, avant de fermer la fenêtre, elle lança un regard vers l'allée pour voir si elle ne reconnaissait pas le cavalier.

Un instant après, un coup fut frappé à la porte, et Rica pénétra toute tremblante, dans l'appartement.

Elle annonça qu'un étranger se trouvait devant le pont-levis et demandait instamment à pouvoir entrer au château.

— Un étranger! s'écria Duivenvoorde, un étranger à pareille heure! A-t-il donné son nom, ses titres?

— A en juger par son extérieur, ce doit être un noble guerrier; telle est au moins l'opinion du portier, répondit la jeune suivante.

Et, jetant à la dérobée un regard vers sa maîtresse, elle ajouta:

— L'étranger dit même venir de l'Espagne et avoir une communication importante à faire au sire de Duivenvoorde.

Un cri à demi comprimé échappa à la demoiselle, et son visage se couvrit d'une subite pâleur.

Le vieillard, de son côté, semblait en proie à la plus grande impatience et parcourait la salle d'un pas agité.

— Dépêche-toi, Rica, dit-il; fais entrer cet étranger sur-le-champ.

Aleidis resta le visage tourné vers la porte; la plus grande anxiété se peignait sur ses traits. Le seigneur continuait à manifester la même agitation; de temps en temps il s'arrêtait pour jeter sur sa fille un regard mêlé de douleur et de compassion; ni l'un ni l'autre n'osait dire un mot, et il y eut quelques minutes d'un douloureux silence.

Enfin, le visiteur annoncé fit son entrée dans la salle; entrée, hélas! saluée par un cri à demi étouffé de désenchantement.

Ce qu'on avait un instant espéré, sans oser le dire, n'avait été qu'une vaine illusion.

Ce n'était pas l'ami absent, ce n'était pas le regretté Herman de Stryen qui se trouvait en ce moment en présence du père et de la fille, mais bien un inconnu.

Un silence pénible régna un moment des deux côtés: si chez le châtelain et sa fille une profonde douleur semblait dominer tout autre sentiment, une vive compassion se peignait sur les traits de l'étranger. Le sire de Duivenvoorde reprit le premier possession de lui-même; il connaissait trop bien ses devoirs de maître de maison pour les oublier plus longtemps.

— Soyez le bien-venu sous mon toit, seigneur chevalier, dit-il en tendant la main à l'inconnu; prenez ce siège; vous venez proba-

blement de fort loin, et éprouvez sans doute le besoin de vous reposer et de vous reconforter.

— Mille grâces, seigneur, pour votre bienveillant accueil, répondit le visiteur; mais avant de m'asseoir à votre table, j'ai à remplir un devoir, dont je me suis chargé, tout pénible qu'il puisse être.

Ces paroles résonnèrent comme un glas funèbre dans le cœur d'Aleidis; le vieux chevalier lui-même put à peine comprimer un cri de douleur.

— Vous venez des pays du Midi, reprit-il, et vos paroles semblent annoncer que vous êtes pour nous un messenger de malheur.

— En effet, messire, j'ai passé de longues années sous le ciel bleu de l'Espagne; longtemps j'ai lutté contre les infidèles, longtemps j'ai combattu aux côtés d'un homme qui était sous tous les rapports le modèle du chevalier chrétien, et qui, dans plus de cent batailles, a fait sentir aux Maures le poids de son glaive. C'était mon compagnon assidu; notre sang s'est souvent mêlé sur le champ de bataille; quoiqu'il fût plus jeune que moi de plusieurs années, j'ai pu admirer souvent son stoïque courage et son invincible ardeur, effroi des infidèles. Je le chérissais comme un frère, et quoique Normand de naissance, j'étais décidé à l'accompagner dans son pays lorsqu'il y reviendrait, et à ne plus me séparer de lui, lorsque malheureusement le sort en décida autrement. ... A l'attaque d'un fort mauresque, il fut mortellement atteint d'un coup de cimeterre au moment où son bras victorieux plantait le drapeau de Castille sur les murs ennemis. Quelques instants après la forteresse était en notre pouvoir, mais la joie que j'en ressentis ne pouvait compenser l'immense malheur qui me frappait. ... Mon ami allait rendre à Dieu sa belle âme. J'assistai, inconsolable, à ses derniers moments; je reçus son dernier baiser, et, en me tendant sa main mourante, il me demanda une dernière faveur, celle de diriger mes pas vers la Hollande, afin de transmettre ses derniers adieux au noble sire de Duivenvoorde, et de le prier de remettre cette petite croix d'or à sa fille, demoiselle Aleidis, en souvenir de lui.

En prononçant ces paroles d'une voix émue, l'étranger sortit d'une petite boîte, une croix d'or bien connue, entourée de perles précieuses et qui avait été jadis en possession d'Aleidis.

On sait comment le jour de la fameuse chasse au sanglier, dans la forêt d'Oosterhout, ce bijou était tombé entre les mains de Herman de Stryen, qui depuis lors n'avait cessé un seul instant de le porter sur son cœur.

Pendant tout le temps qu'avait duré le discours de l'étranger, la pauvre jeune fille n'avait point détaché les yeux de celui-ci; son regard avait quelque chose d'égaré et d'incertain, qui fit trembler son père pour sa raison. Son cœur ne battait plus avec violence, comme lorsqu'elle avait entendu les pas du cheval de l'inconnu; au contraire, il avait presque cessé de battre; sa vie paraissait s'en être allée avec l'espérance qui venait de lui être arrachée d'une façon si cruelle. Sa langue semblait paralysée, et ce ne fut que lorsque l'impitoyable messenger lui présenta la petite croix qu'elle savait en la possession de Herman, qu'elle recueillit en quelque sorte l'usage de ses facultés. Un cri terrible s'échappa de sa gorge desséchée, et elle tomba sans connaissance entre les bras de son père.

Le vieux chevalier passa la nuit entière au chevet de sa malheureuse enfant; il comprenait la douleur immense qui avait frappé cette tête si chère, et s'ingéniait à trouver le moyen de la rattacher à la vie, en lui faisant oublier un passé

douloureux et irréparable. Néanmoins il comprenait combien cette tâche serait difficile, impossible même; il connaissait trop bien le cœur de sa fille pour espérer qu'elle pût jamais oublier celui à qui elle avait voué toute son âme; mais il était urgent de l'éloigner de ce sombre manoir, où tout portait naturellement à la tristesse, et où tout lui rappelait le souvenir de ses jeunes années et de son bonheur envolé à jamais.

Le lendemain matin, lorsqu'Aleidis sortit du sommeil profond qui avait suivi son évanouissement, Guillaume de Duivenvoorde avait formé son plan, et il résolut de le communiquer sans tarder à sa fille.

La jeune châtelaine avait entièrement recouvré ses sens, de sorte que les terribles souve-

— Ecoutez-moi, mon enfant, vous ne pouvez plus continuer à habiter ce château où tout vous rappelle trop le douloureux passé; dès que votre santé le permettra, nous partirons pour la belle ville de La Haye; nous irons à la cour de notre cher comte qui, j'en suis certain, nous recevra à bras ouverts. Là, vous trouverez, sinon des consolations, du moins des distractions, et vous pourrez encore être heureuse à côté de votre père.

La jeune fille resta comme atterrée en recevant cette communication.

Lorsqu'auparavant elle avait entendu parler de la brillante cour du prince, des belles dames qui l'ornaient et de l'essaim de jeunes seigneurs qui papillonnaient autour d'elles; lorsqu'on lui avait dépeint la capitale avec ses immenses palais, ses

belles places, ses riches magasins, la magnifique forêt qui l'environne comme un parc splendide, elle s'était souvent senti l'envie de voir toutes ces choses, si nouvelles pour elle. Mais après le coup terrible qui venait de la frapper, maintenant qu'elle aurait voulu ensevelir sa douleur dans la solitude et l'éloignement du monde, la proposition de son père l'effraya, et lui parut même sacrilège. Les larmes aux yeux, elle essaya de lui montrer l'inopportunité de son projet et le supplia de lui permettre de continuer à rester à Stryen.

— Non, mon enfant, répondit le vieux seigneur d'une voix ferme et décidée; vous ne pouvez pas continuer à sacrifier ainsi votre jeunesse, à passer votre vie dans les larmes et la retraite. De plus, vous ne vous appartenez pas à vous seule, vous vous devez à votre père, dont la vieillesse a besoin d'un appui. Par amour pour moi, vous suivrez mon conseil. Je connais trop bien ma fille, continua-t-il d'un ton plus tendre, pour douter un instant de son cœur. Ainsi donc, mon enfant, apprêtez-vous à ce voyage; nous partirons dès que votre santé le permettra. Vous trouverez dans votre dévouement pour votre père, le calme et la résignation dont vous avez besoin en ce cruel moment.

Ces paroles, pleines de sens, impressionnèrent la jeune fille, qui dès lors ne fit plus aucune opposition. Elle se connaissait cependant assez de pouvoir sur son père pour le faire revenir de sa décision, si elle l'avait voulu, mais elle crut devoir, dans ces circonstances, sacrifier ses affections personnelles.

Quelques jours après, un peu remise de la terrible commotion qu'elle avait subie, elle était en pieins préparatifs de voyage.

La blessure de son cœur saignait toujours, elle pleurait en silence son espoir perdu, son avenir brisé, mais sa piété et son dévouement

à son père l'avaient soutenue dans la lutte et contrebalancé en quelque sorte l'amertume de ses regrets. Les apprêts même du départ avaient opéré en elle une heureuse diversion; sa santé aussi se ressentait du mouvement qu'elle était obligée de se donner; et son père remarquait avec joie que les couleurs commençaient à revenir sur son visage amaigri.

Quinze jours après l'arrivée du messenger normand, Aleidis quittait le manoir qui l'avait vue naître, et tous les lieux qui lui étaient si chers et lui rappelaient tant de doux et tristes souvenirs. Elle dit adieu au parc, au jardin, aux fleurs qu'elle avait cultivées de ses mains, à la chapelle où elle avait tant de fois prié; elle prit aussi congé du vénérable prieur de la Chartreuse et de tous les serviteurs du château; elle n'eut garde non plus d'oublier les pauvres.

C'est ainsi qu'elle prit avec son père le chemin de la capitale, le cœur gros de larmes, mais plein d'une pieuse résignation.

(A continuer.)



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Voyez, dit-elle, en étendant la main."

nirs de la soirée précédente lui revinrent à l'esprit dans toute leur amertume. Elle se jeta dans les bras de son père, en s'écriant d'une voix déchirante :

— Oh! mon père, quel coup terrible a brisé mon cœur!

Et un flot de larmes amères s'échappa de ses yeux.

— Tâchez de maîtriser votre douleur, ma pauvre, ma chère enfant; oui, le coup qui vous frappe est bien terrible, mais il ne convient pas qu'une demoiselle de Duivenvoorde se livre au désespoir. Herman de Stryen a trouvé une mort glorieuse, il est tombé en vrai chevalier, comme un héros, en combattant pour la gloire de Dieu; il a quitté bien jeune cette terre, mais sa mort est digne d'envie, et sa récompense n'en sera que plus éclatante là-haut. Ne le pleurez donc pas pour lui, et quant à votre douleur, offrez-la en sacrifice au Seigneur, comme il convient à une chrétienne et à une fille de Duivenvoorde.

Après un court instant, il continua :